

LES ZOZOUTERIES SCOLAIRES.

Il y a trois mois je vous avais dit ne pas vouloir continuer à vous ennuyer avec la saga de mes exploits de jeunesse et pourtant voyez-vous j'y prends goût et je vais en rajouter une couche. Si cela ne vous intéresse pas, faites-le-moi savoir, je comprendrais et je m'arrêtera à cet épisode.

Fini les vacances chez Papi-Mami, il y a aussi la réalité du quotidien et l'école pour commencer. Tout petit déjà j'étais considéré comme doué, mais un peu rêveur et pas très travailleur. Au début en classe enfantine, il fallait aller à l'école à pied à environ 1 km de la maison, qu'il fasse 40 degrés ou sous la neige allez hop, c'est l'heure et au début je devais prendre la main de ma frangine qui assurait mon arrivée sans pépins et à l'heure. A cette époque j'aimais bien y aller, la maîtresse était gentille, on faisait des dessins et les rudiments de l'alphabet et il y avait aussi et surtout les copains. Plus tard je me suis rebiffé et je ne voulais plus de la sœur protectrice ni vraiment y aller. La maîtresse est désormais un maître, il faut apprendre à lire et à écrire, ça, ça allait, mais apprendre par cœur les conjugaisons des verbes ça me barrait et rentré à la maison il fallait d'abord faire les devoirs que je bâclais. Vite, vite car je préférais aller user mes godasses et partir jouer au hockey avec les copains dans la cour avec mes patins à roulettes qui à l'époque s'attachaient avec des sangles sur les chaussures ce qui nous obligeait à freiner avec les bouts des souliers qui parfois s'usaient jusqu'à la chaussette voire endommageait les doigts de pieds.

Mais bon petit à petit grâce à ma capacité à mémoriser et à mon talent inné, eh oui pas toujours modeste le Zouzou, j'ai pu me hisser ric-rac en classe secondaire située au centre-ville.



L'ancien collège de Nyon

Nous habitons dans ce qui était la périphérie de la petite ville de Nyon dans un appartement de fonction, car mon père était militaire professionnel et assez strict il faut bien le dire. Du haut de ses 1.90m. et avec ces 110 kilos, Il partait tous les matins en uniforme sur son scooter pour aller travailler à une dizaine de kilomètres de là. Il impressionnait beaucoup son entourage. Modeste famille certes, mais nous n'étions privés de rien sauf que et contrairement à beaucoup de mes camarades je n'avais pas de vélo et après non plus le fameux « boguet » que je leur enviais tant. Tu veux un vélomoteur disait mon père, va travailler et achète-le-toi. Je suis allé travailler, chez un poissonnier, sur les chantiers de construction de l'autoroute, comme grouillot chez un notaire, mais j'ai toujours dépensé tout, tout de suite, et je ne l'ai jamais eu ce foutu boguet.

J'ai donc continué à me déplacer à pied pour aller au collège tous les matins ou alors sur le porte-bagage des copains. J'avais l'intention d'être en classe littéraire, j'ai fini en classe commerciale, va savoir pourquoi. Les profs à part quelques-uns étaient assez sympas et le collège de Nyon assez avant-gardiste grâce à la qualité de leurs enseignants, dont beaucoup avaient de multiples talents. Notre ami G. Singy, amicalien distingué et ancien élève du collège lui aussi vous le confirmera sans doute. Ainsi M. Curtet, professeur grec et latin, était aussi écrivain, dramaturge, poète et belletrien, M. Oguey enseignait les maths je crois, mais était aussi pianiste de jazz et arrivait parfois un peu > fatigué > les lendemains de concert, M. Garo professeur de musique était un compositeur et musicologue reconnu qui nous avait appris à taper le rythme du Blue Rondo à la Turc sur nos pupitres, enfin mon préféré était celui de dessin



et autres expressions artistiques, Monsieur Bernard Pidoux, un vrai artiste peintre, sculpteur et pédagogue dont le talent a été reconnu très tard, trop tard. Coiffé de son béret et la barbichette fournie il enseignait avec passion. Un jour il envoya ses élèves sur la terrasse de l'école surplombant le lac avec notre boîte d'aquarelles et notre feuille de papier. Tous peignirent le lac et le ciel en bleu sauf moi qui fit le ciel rouge. J'en fus

dignement félicité pour avoir été le seul à peindre ce que je ressentais et pas ce que je voyais. C'est lui j'en suis sûr qui m'a donné le goût pour la peinture. J'aimais moins celui de compta, qui grimpait sur les tables en gueulant comme un putois, la règle en métal à la main dont il n'hésitait pas à se servir ou celui d'allemand, je détestais l'allemand, qu'on appelait Saturne à cause de sa bizarre couronne de cheveux autour de sa calvitie monacale et à qui on en faisait voir de toutes les couleurs, car il était un peu dans la lune, Saturne, et sans aucune autorité naturelle. On creusait des trous dans

le pupitre, on tassait dedans le soufre des allumettes et on y foutait le feu. Volcanique je vous l'affirme.

Cela m'a d'ailleurs valu une remarque dans mon carnet scolaire. << Vincent joue les pyromanes en essayant d'incendier son pupitre, comportement inadmissible >> Papa ce jour-là avait été très fâché, et m'avait privé de sortie.

Etre privé de sortie était la pire des punitions, car pour moi à l'instar de Brassens c'était << Les copains d'abord >>. Il y avait Pierre-André, fils d'horticulteur, qui bégayait un peu et que j'allais aider à replanter les cyclamens ou faire des cabrioles, à poil, dans la réserve de sciure qui servait à chauffer les serres. Il y avait Claude, le plus grand en taille, et dont la sœur, une belle rouquine, me plaisait bien. Il y avait Jacques, le fêru de mécanique, qui plus tard ouvrira son propre magasin de cycles. (RIP Jacques)

Tous les quatre, le samedi soir nous écumions les bals de campagne des villages aux alentours. On dansait peu, on buvait beaucoup de coups de blanc, on déconnaît passablement, on reluquait les gonzesses, et on rentrait au petit matin pas frais, mais pas frais du tout au grand désespoir de ma mère qui se lamentait de me voir rentrer dans un tel état, mais qui faisait le moins de bruit possible pour ne pas réveiller mon père. Adorable maman, toujours en souci pour moi et cela va durer longtemps je vous l'assure.

Passons sur mes frasques d'ado et revenons à nos moutons c'est-à-dire à mes études. Malgré une année redoublée qui m'a valu les foudres paternelles pour ma paresse et qui me comparait en permanence à ma sœur, studieuse effrénée, qui ne rapportait que des bonnes notes et qui plus tard devint institutrice, j'ai passé mon examen et je fus admis à l'école supérieure de commerce à Lôzanne ...pas si cancre que cela donc.

Ce fut le début de la débandade. Avec mon pote Michel, un voisin, nous descendions toujours à pied tôt le matin jusqu'à la gare et prenions le train direction Lausanne. Notre phobie c'était le << Jass >>.

On jouait en marchant, on jouait dans le train, et sitôt arrivés à destination bien souvent et par manque d'envie d'aller aux cours on s'engouffrait dans le premier bistrot en face de la gare et on continuait à jouer et l'après-midi avec l'argent de poche qui aurait dû nous permettre de manger, on allait au cinéma. Cependant il fallait envoyer une lettre d'excuse au rectorat de l'école. Maladies, mariages, et mêmes enterrements... tout était bon et notre imagination n'avait pas de limite. Faut dire que moi qui croyais arriver dans une école supérieure ce qui dans mon esprit voulait dire plus de liberté, j'ai été très déçu. La discipline était de mise et les profs détestables à part celui d'histoire-géo, car il agrémentait ses cours de merveilleuses diapos qu'il avait collectionnées lors de ses nombreux voyages. Cela me servira plus tard. Le prof de compta était une teigne qui m'enlevait des points sur mes épreuves, même si les résultats étaient corrects, car je faisais des petits dessins dans la marge, ce qui lui semblait incompatible avec une bonne gestion comptable. Bref on préférait l'école buissonnière jusqu'au jour où, lassé de nos absences répétées le directeur téléphona à maman pour savoir si j'avais des problèmes de santé. Oh surprise, non, elle me croyait être à l'école. Catastrophe... comment allait-elle dire ça à papa ?

Michel et moi fûmes donc convoqués chez le dirlo et la sanction tomba : 3 jours de retenues à la maison avec une tonne de travaux à effectuer et risque d'exclusion en cas de récidive. Nous rentrâmes donc tout penauds à la maison. Mon père averti par maman m'attendait à la gare de Nyon, l'œil noir, celui que je connaissais bien et là je savais qu'il ne fallait pas faire le malin ni chercher des excuses bidon. Les trois jours de retenues se passèrent plus ou moins bien grâce à la compassion de maman et mon père et moi avons eu une grande conversation sur ce que j'allais devenir, moi le cancre, le faussaire, l'insoumis, le j'm'enfoutiste, et c'est là que nous décidâmes que je finirais mon année scolaire et qu'en attendant je devais me trouver une place d'apprentissage.

Nos absences répétées avaient duré 6 mois et ils calculèrent que nous avions comptabilisé (sans dessin dans la marge) 100 heures d'absences injustifiées en un trimestre.

Ce que mon père ne me pardonnera jamais c'est que, merci Monsieur Pidoux, j'avais parfaitement imité sa signature... moi le faussaire.

A tout malheur quelque chose fut bon, car ils reconnurent par la suite que nos lettres non seulement étaient chaque fois différentes l'une de l'autre, qu'elles étaient bien écrites et surtout, surtout qu'elles étaient exemptes de fautes d'orthographe. Le contraire nous aurait condamné bien plus tôt. Des années plus tard, en racontant cet épisode à mes enfants, je leur ai dit qu'eux ne pourraient jamais me leurrer tant leur orthographe était catastrophique.

La prochaine fois, si vous le voulez bien, je vous parlerai de mon apprentissage, de mon séjour derrière la barrière de roestis et de ma vie à Londres.

Je crois vous avoir déjà cité le bonheur dans une ancienne édition, tant pis, je vous colle encore ci-dessous quelques citations bien-pensantes.

- Le BONHEUR c'est comme le PQ, faut pas tout le dérouler d'un seul coup
- Le BONHEUR, c'est un instant de répit entre deux emmerdes
- Le BONHEUR, c'est une nuée d'étoiles qu'il faut allumer une à une
- Le BONHEUR, c'est la somme des petits plaisirs du quotidien
- Le BONHEUR, c'est comme le rosier de votre jardin, faut l'entretenir en évitant les épines
- Le BONHEUR ne vient pas tout seul, il faut aller le chercher
- Le BONHEUR perdu ne s'oublie pas, il se regrette
- Vous êtes ivres de BONHEUR, alors il vaut mieux rentrer à pied
- Vous nagez dans le BONHEUR, alors ne le criez pas trop fort, vous pourriez boire la tasse
- Le BONHEUR est une denrée inépuisable, plus t'en donne, plus t'en as

- Si le temps c'est de l'argent et que l'argent ne fait pas le BONHEUR, alors j'ai le temps
- Un BONHEUR brisé est comme un bras cassé, même recollé il laisse une cicatrice
- La mélodie du BONHEUR se joue à plusieurs, ça évite d'entendre certaines fausses notes

et enfin :

LE BONHEUR C'EST AUSSI, DEPUIS LA BULGARIE, VOIR VOS TETES SUR LES PHOTOS DU REPAS CHOUCROUTE.

Voilà, ce sera tout pour aujourd'hui. Je vous souhaite d'excellentes fêtes de fin d'année et beaucoup de bonheur et je vous en offre même un pot.



Votre Zouzou.